



Populations du Sahara, artistes et intellectuels des deux sexes, gens du coin ou d'ailleurs, la journaliste Nedjma (Salima Abada) recueille les éléments de son enquête d'un ton libre. Zootrope Films

CINÉMA

De drôles de fruits poussent au jardin d'Éden

Un film remarquable qui mêle fiction et documentaire pour interroger avec humour et gravité les Algériens d'aujourd'hui sur leur vision du paradis.

ENQUÊTE AU PARADIS, Merzak Allouache
France/Algérie, 2 h 15

Nedjma (Salima Abada) est journaliste. Aidée d'un confrère, elle va mener une enquête rigoureuse et approfondie sur un thème inusité : le paradis. Concept si largement indéfini qu'il ouvre grand les portes de l'interprétation. Afin de faire sens, un vecteur spécifique sera utilisé dans ce film qui tresse documentaire et fiction. Il s'agit d'un prêche salafiste auquel tout un chacun peut avoir accès. Promesse aux « vrais musulmans » de recevoir les faveurs de 72 vierges à l'inégalable beauté, à la peau d'une douceur telle que « la vaseline est inutile ». Ceci retranscrit à grands traits. Le visionnage relève du type d'exercice pénible qui vous met la tête à l'envers. En rire ou en pleurer ? Les questions que posera Nedjma à tout un éventail d'intervenants nous préservent de cette double impasse, sillonnant les champs nobles de la politique. Au prisme des réponses, des réactions de la principale protagoniste, qui se confondra vite avec son rôle, toute une société algérienne se lit. La portée de ce qui s'y joue dépasse les frontières par les sales temps qui courent. Un noir et blanc inédit chez Merzak Allouache englobe l'ensemble de poésie et de précision, ce qui n'est pas antinomique. Avec ou sans surprise, de nombreux jeunes gens intègrent les fondamentaux de ces prêches intégristes. Singulièrement en ce qui touche à la sexualité sur trame de frustration, d'interdits religieux et sociaux, de totems et tabous. Le pouvoir s'accommode de l'épouvantail. Histoire commune et connue. Une jeunesse privée d'horizons peut être tentée de puiser au pire.

Un cybercafé, les rues d'Alger et plus tard les populations du Sahara, artistes et intellectuels des deux sexes, gens du

coin et d'ailleurs, Nedjma recueille les éléments de son enquête d'un ton libre qui se trouve ainsi mis en partage avec ses interlocuteurs et les spectateurs du film. Un homme dans la trentaine, salafiste durant quelques années de lycée, évoquera ce qui l'en a détourné, vanité de toute entreprise terrestre, célébration de la mort, un paradis macabre en guise de valeur suprême. « Un concept dévastateur auquel je ne pense pas et qui fausse la vie », s'insurge l'écrivain Kamel Daoud. On peut estimer avec lui que « là où la femme est maudite, les peuples ne sont pas libres ». Le paradis questionné n'est pas une affaire de femmes. Le terme de « pornographie sacrée » dont use Kamel Daoud rencontre ses échos dans les analyses que livrent deux militants démocrates. Ils s'expriment depuis un local dans lequel se réunissaient les « Patriotes », qui résistaient à l'islamisme pendant la « décennie noire » des années 1990. Des sommets de violence et de cruauté dont le traumatisme est terriblement prégnant. Et tout aussi terriblement occulté comme il le fut à l'époque par nombre de gouvernements. Dont le nôtre. La comédienne Biyouna s'en souvient. Des militantes féministes de même qui poursuivent leur combat émanicipateur. La mémoire brisée est également

incarnée par la mère de Nedjma (Aïda Kechoud). Elle ira en compagnie de sa fille rendre hommage à Tahar Djaout, assassiné par les islamistes en 1993. Une plaque empoussiérée sur un talus de parking. Le film est traversé de moments cocasses, de sourires lumineux. Des si beaux visages que donnent à l'Algérie et au reste du monde ceux qui croient à l'intelligence, aux pouvoirs de l'éducation, de la fraternité, espèrent contre toute espérance que le combat de la culture doit être mené. Le paradis, c'est le souvenir vivant des morts aimés. un dialogue de couleurs avec Kateb Yacine. Un pamplemousse savouré sous l'arbre. ●

DOMINIQUE WIDEMANN